

Pe l'artse

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 47

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223567>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Dans les Grisons.

LE COL DE LA FLÜELA

QUAND on quitte la station de Landquart, à l'endroit même où s'ouvre la belle vallée du Rheinthal, le train s'engage dans une fissure taillée entre deux rocs : c'est le Praetigau.

A mesure que l'on monte, les montagnes s'éloignent peu à peu, faisant place à de luxuriants villages dont le plus pittoresque est sans contredit: Serneus. Triangle de toits rouges, avec quelques vieilles maisons de bardeaux qui se serrent autour d'une église au clocher carré. Il fait beau. Le foin sèche, non pas sur le sol comme chez nous, mais posé par « fourchées » sur des piquets en forme de croix, ce qui donne aux prairies l'aspect d'un vaste champ de manœuvre où des soldats innombrables, disposés en tirailleurs, se préparent à soutenir une invisible attaque. Et cette illusion d'un champ de manœuvres vous poursuit jusqu'à Klosters, la jolie station climatique, située au fond de la vallée et que domine la cime blanche de la Silvretta.

De là, le train monte, monte encore ; il franchit un col et nous changeons de pays. Déjà apparaissent les premiers sanatoria disposés au bord d'un lac aux eaux d'un bleu indigo ; puis c'est Davos avec ses palaces aux formes bizarres et variées et aux toits verts, rouges et jaunes. Alors, on quitte le chemin de fer pour s'engager dans l'étroit défilé qui conduit au col de la Flüela.

Le temps est clair, le ciel serein et le corps dispos. On s'en va sur la grande route qui zigzague dans une forêt de mélèzes au feuillage grêle. Le torrent gronde à nos pieds, parmi les éboulis. A mesure que l'on monte, les chalets s'espacent, les arbres deviennent plus rares, et bientôt l'on entre résolument dans une région pittoresque qui, bien que faisant partie de la Suisse, ne ressemble guère à la Suisse. Les montagnes y sont différentes et la langue que parlent les bergers de ces solitudes est une langue inaccoutumée. La lumière vibre avec une intensité particulière et, sur les pentes, toute une flore apparaît, curieuse et bizarre — une flore où dominent les buissons de rhododendrons dont on voit les taches claires s'élever jusqu'à la limite des névés.

Quelques rares promeneurs ; ici et là des bergers qui fauchent les derniers foin ; disséminés le long de la rivière, des troupeaux de vaches grises, aux cornes basses, mangent une herbe raide semée de gentianes et de chardons ; sur la route, incessamment, montent et descendent des automobiles venant de tous les pays d'Europe, mais surtout d'Allemagne. Parfois, on entend vibrer un klakson à trois notes : c'est la grosse automobile postale qui passe chargée de voyageurs et qui disparaît bientôt dans les lacets de la route, petite tache jaune perdue au milieu des rochers et des éboulis.

*

Ces Alpes rhétiques sont d'une beauté unique. Là, point de détails romantiques qui banalisent d'autres régions de notre pays. Plus de sapins échevelés, de cascades écumanantes, de pâtres jouant du cor en tenue d'armailli, de mazots brunis par le temps et de troupeaux à sonnail-

les. Le paysage est libéré de tout ce conventionnel que la réclame a popularisé à l'étranger. Paysage sévère qui impose le silence et ne s'adresse qu'aux yeux.

Comme l'Albula, la Flüela est un des grands passages de ce vaste pays des Grisons où vivent plus de cent mille habitants pratiquant deux religions et parlant trois langues. Aucune unité apparente, sauf l'unité créée par l'histoire.

Là, sur ce col, bordé de rochers sauvages, passeront tous les conquérants de l'Italie. D'autres cols, plus à l'ouest — le Julier et le Septimer — virent passer des empereurs. C'est ici le carrefour de deux civilisations qui se heurtèrent et finirent par s'implanter. La langue romanche, qui est la vraie langue du pays, possède la rudesse de l'idiotisme germanique allié à la noblesse et à la simplicité du latin.

Du haut des cols grisons, les rivières impétueuses descendent vers toutes les plaines de l'Europe ; elles alimentent le Rhin, le Danube, le Pô et l'Adige. Leurs eaux claires, un peu grisâtres à cause des neiges, s'en vont très loin refléter les cathédrales gothiques du Nord, comme les dômes majestueux et les élégants campaniles du Midi. Elles s'en vont toutes vers les vastes mers, avec l'allure tranquille des êtres qui connaissent leur destinée.

Au sommet du col, voici l'hospice situé à 2388 mètres d'altitude. C'est une grosse maison grise placée au bord de la route, non loin d'un petit lac aux berges rocailleuses.

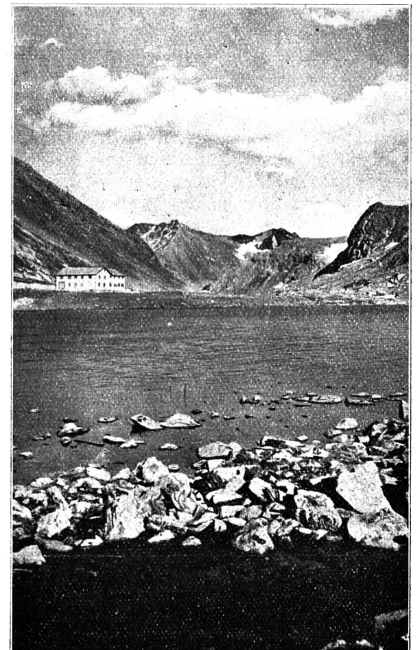
Je lève les yeux et j'aperçois, au-dessus des éboulis la cime déchiquetée et neigeuse du Schwarzhorn. Tout ce paysage a quelque chose de sauvage que je n'ai vu nulle part ailleurs. C'est la beauté de la matière nue. Pourtant, je n'ai pas la sensation d'être écrasé par des murailles formidables, comme dans les gorges des Schöllenen, car la vallée s'élargit vers le sud et, du haut de ce belvédère, on voit surgir, sous le ciel immense, des pics aigus qui, loin de fermer l'horizon, laissent apercevoir les derniers sommets de la Basse-Engadine.

L'hospice est une place animée ; c'est le relai d'un grand passage. Au bord de la route, les automobiles sont alignées comme dans un parc de nos villes. On voit que les gens qui voyagent ici ont le sens de l'organisation. Il n'est pas nécessaire de les questionner sur leur nationalité, car ils portent leur passeport sur leur visage et jusque dans leur costume. Ils ont des vestons d'un vert bouteille et des chapeaux tyroliens qui trahissent leur origine. Groupés par familles autour des petites tables, ils boivent de la bière et mangent des saucisses que, dans leur pays, on désigne sous le nom charmant de « délikatessen ». Puis, quand leur estomac est satisfait, ils remontent en automobile et réveillent, à coups de klakson, les échos endormis.

L'hôtelier est empressé à vous servir et quand il vous a apporté de quoi vous restaurer, il vous offre toute une pacotille d'objets-souvenirs que l'on trouve dans toutes les stations alpêtres.

En buvant mon verre de bière, j'évoque le temps passé, le bon vieux temps des diligences.

A l'heure où la nuit monte de la vallée, la lourde poste arrivait attelée de ses six chevaux. Le postillon descendait de son siège et l'on



désharnachait les chevaux dont les grelots tintaient dans le crépuscule. D'autres voitures arrivaient encore et l'écurie était bientôt encombrée. Les palefreniers allaient et venaient remplissant les mangeoires d'avoine. Quant aux voyageurs, ils pénétraient dans la salle à manger où, en attendant le repas du soir, ils devisaient entre eux, tandis que l'hôtesse s'affairait dans sa cuisine.

*

La dernière automobile vient de partir. Nous nous mettons en route. Avant de nous engager dans la route qui conduit en Engadine, au milieu d'un dédale de rocailles et d'éboulis, nous nous retournons pour jeter un dernier coup d'œil à la maison hospitalière qui nous abrita durant quelques instants et qui apparaît déjà toute petite au milieu des monts qui la dominent.

Jean des Sapins.



PE L'ARTSE

LLI l'artse que vo vu dere oquie, l'è cliaque de Noé que vo z'ai zu apprà quand vo z'allàvi à l'écoûla. Vaitcé cein que l'è :

Vo séde que lâi a dâi fenne qu'on lâo dit *fémimiste*. L'è, à cein que parât, dâi bin boune dzein, boune qu'on ne pâo pas mé, mâ que l'ant onna brelâire. Ie voudrant que lè z'hommo séyant dâi fenne, et que lè fémalle séyant dâi monsu. L'è su que l'è on bocon défecilo, crâidevo pas ? Se n'étâi oncora que lè tsausse, cein sarâi rein.


Adan, lâi avâi iena de cliâo dame féministe que l'avâi assèyi de vèrè se dein la Biblia lâi arâi pas bin dâi z'affère pe galèze se l'avant età fête pè dâi fenne, na pas pè dâi z'hommo. Et mîmameint su lè bîte.

Dinse, vo sède que dein l'artse se dit que Noé l'avâi latsi on pindzon, et que clli pindzon l'êtâi revegnâi avoué onna brantse de cliâo z'avant de per lè, qu'on l'âo dit *olivier*. Adan, cllia dama l'a de dinse âo menistre :

— Ne peinsâ-vo pas, monsu lo. menistre, que Noé n'a pas einvouyî on pindzon, mâ onna fè-malla pindzon, onna pindzonna ?

— Oh ! que na ! so repond lo menistre. Onna fè-malla, que sâi de pindzon âo bin d'autro, n'arâi pas pu restâ asse grand temps lo mor clliuo. L'arâi tot laissâ corré !
Marc à Louis.

DEIN LO TRAM

 O Djanet âo commis êtâi zu pè Lozena, po visitâ ci Comptoir qu'on lâi fâ ti lè z'ans pè Beaulieu. L'avâi prei lo tram devânt la gare et s'êtâi chetâ su on ban io restâve just' onna plliece vuido.

Vaitcè qu'âo premi' arrêt montè dein ci tram onna dama que du sè teni su sè pî, proutse de la porta. Cllia dama l'êtâi onna granta chètze que datâvè omeinte de l'annâie dâi Bourbaki, mâ que sè crevâi onco galèza, quemin cein arreve prâo soveint tsi lè fenné que ne sant pllieque dzouvenè...

Djanet, qu'avâi einvia d'allumâ sa bouffârda et que sâ lè ballè manâires vu que l'a zu êtâ dein lo temps à l'Ecoûla dâo Tsamp dè l'Air, ne fâ ne ion ne dou : sè lâivè et dit :

— Madama, vo pâodè preindre ma plliece, mè conteinteri de la voutra.

La dama, tota benèze dé vère qu'on hommo l'avâi remarquâie, fâ risette à Djanet et lâi dit, ein lâi fâsaint dâi galèze manâire :

— Je vous remercie, monsieur. Au moins, vous, vous êtes un galant homme !

— Oï, madama, que répond Djanet, ein allumeint sa pipa, su pas quemin clliaô malotrus, qu'on pâo vère mîmameint pè Lozena, que ne bâilliant l'âo plliece qu'âi fenné qu'ant bouna façon !
Sami.

A QUELQU'UN QUI ME TRAITAIT DE RÈGENT

(D'après Philippe Godet).

*Règent, mais oui, c'est bien possible !
Je suis un régent, simplement,
J'ai une écriture lisible
Et j'ai peur du Département.
Je ne roule point en carrosse,
Je suis docile et diligent,
J'ai peu d'écus, beaucoup de gosses...
Que voulez-vous ? Je suis régent.*

*Je n'ai pas de grandes lumières,
Je me contente d'un falot,
Je turbine l'année entière,
Ne fumant que de vieux mégots.
Je distribue avec largesse
Les fruits d'un cerveau indigent,
Et j'ai très peur de la vieillesse,
Car on se rit des vieux régents.*

*N'étant point universitaire,
Je me fais souvent relancer,
Car je suis un « simple primaire »
Et piétine au lieu d'avancer
Et l'on confie à d'autres maîtres
Les écoliers intelligents.
Je fais ce que je peux des piêtres.
Que voulez-vous ? Je suis régent.*

Lisette.

L'Arche de Noé. — Une très grosse dame monte dans le tramway sur la place de la gare à X. A grand-peine, elle parvient à s'asseoir, forçant tous ses voisins à se serrer comme des harengs.

Un monsieur, peu galant assurément, dit à son vis-à-vis :

— Je me demande si les tramways sont faits pour mener des éléphants ?

La grosse dame, qui a entendu :

— Ils sont faits, monsieur, pour mener toutes sortes de bêtes.

PÉNAU DE LA RIPONNE

FEIGNANT.



N entendait vaguement les bruits attardés de la rue : un char qui grinçait, le vacarme mou des tapis qu'on bat dans la cour, la rumeur qui montait de la pinte proche. Et puis d'autres bruits, plus lointains, étouffés, confus, qui étaient comme la respiration fiévreuse de la ville.

Pénau, toujours assis sur sa marche d'escalier, écoutait. Quelque chose de mystérieux, une angoisse subite, semblait haleter dans l'ombre malodorante. Il se prit à songer. A sa vie de tous les jours faite d'heures calmes et pareilles ; à son logis dont il ne voyait pas la misère ; à sa femme et au mépris résigné dont elle l'abreuvait ; à tous ces gens qui sans cesse et sans indulgence l'appelaient « feignant ! »... Ce mot bourdonnait à ses oreilles comme un insecte malfaisant. — Depuis si longtemps qu'il se l'entendait dire, il n'avait jamais su exactement, sa vraie signification. — Un jour, ayant découvert un vieux dictionnaire, il l'avait ouvert ; et, péniblement, il avait cherché. Il se souvenait encore des « crouilles » noms qu'il avait trouvés là : *faiblissant, faïencier, faille, failli...* Mais de « feignant », point. Et, de ne pas la connaître mieux, l'injure lui avait paru plus menaçante, plus mauvaise. « Feignant », qu'est-ce que cela pouvait bien signifier au juste ?... Son esprit tournoyait autour de ce mot, le déchiquetait, comme un oiseau crève, à coups de bec, la feuille de papier que le vent apporte près de son nid. — La tête dans ses mains, et ses coudes sur les genoux, il oubliait l'heure et l'endroit ; il s'oubliait lui-même. Parbleu, il savait bien qu'il n'aimait pas travailler ! Il savait bien qu'il ne pourrait jamais, jamais faire autre chose que se chauffer au bon soleil de la Riponne, sans pensée et sans désir ! avide comme une bête. — Était-ce sa faute ?

Travailler ? Il avait essayé ! Il essayait encore quand on venait le chercher pour faire l'homme-sandwich ; ou encore en hiver, quand il n'y avait vraiment pas moyen de faire autrement. Mais cela donnait toujours de si mauvais résultats qu'il valait mieux ne pas en parler. Parbleu, les honnêtes gens ne se rendent pas compte ! Etre paresseux, c'est être malade !... C'est avoir quelque chose dans les membres et dans l'esprit qui vous cloue là comme un impotent. Bien sûr, c'est être malade. Est-ce qu'on va reprocher à un aveugle d'être aveugle ? Est-ce qu'on va reprocher à un paralytique d'être paralysé ? Non ! Alors ?...

Quelqu'un, soudain, monta l'escalier. On entendait un souffle court qui se précipitait. La femme de Pénau émergea de l'ombre comme d'un puits profond. Elle dit simplement :

— Ah ! tu es là !...

...et puis ouvrit. A son bras brinqueballait le petit panier qu'elle emportait toujours pour aller en journées.

Pénau se leva, entra ; et comme il en avait l'habitude s'assit dans le coin le plus sombre de la cuisine, sur le tabouret le plus boiteux, humble comme un chien de fourrière. Ils soupèrent en silence ; puis, la femme prit au fond du panier la *Feuille d'Avis* qu'elle avait apportée, et se mit à lire. Pénau, lui, resta devant la table, continuant ses pensées de tout à l'heure.

Soudain, sa femme se tourna vers lui et, de sa voix basse, traînante, cassée, où la résignation mettait de brusques sanglots, elle dit :

— Il y a Bolomey, à l'avenue de Morges, qui demande un manoeuvre !...

Depuis des mois, des années, chaque fois avec la même insinuation lente, elle lisait ainsi les « offres de places ». Et chaque fois, Pénau se levait, s'approchait de la fenêtre, et semblait s'absorber dans un spectacle qu'il était seul à voir.

Francis Gaudard.

Conseil équivoque. — P... disait à un garçon de café qui le servait mal :

— Il faut vous marier.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous n'êtes pas fait pour rester garçon.

TROIS HEURES DE L'APRÈS-MIDI

On voit venir Mme Blanc

Avec un panier de laitues.

« Ça va-t-il bien ? » « Pas tellement.

Que voulez-vous, on s'habitue. »

On voit venir le menuisier.

« Eh bien, Bovard, et cette armoire ? »

« Ah ! mon Dieu, j'ai pas commencé, j'ai de l'ouvrage à n'y pas croire. »

On voit venir le petit chat

Noir et blanc de la boulangerie.

« ...Mais d'ici à la fin du mois

Je tâcherai de vous la faire. »

« Alors bon, je compte dessus. »

On voit venir un char de paille.

« En règle, mais je n'en peux plus.

J'ai mal aux reins tant je travaille. »

On voit venir enfin Monsieur

Le pasteur qui fait ses visites.

Alors Bovard baisse les yeux.

Mme Blanc se sawe vite.

MALADE MALGRÉ ELLE



A scène se passe à S..., joli et pittoresque village de la plaine du Rhône.

Madame Irène Torrent, une brune à la taille élancée, aux yeux noirs et pénétrants, passait pour être acariâtre, sournoise et boudeuse.

Par contre, son mari Xavier Torrent, était gai, causeur prenant à la poignée de main franche et cordiale. Dans les sociétés, Xavier était l'homme du jour, indispensable, le vrai bouton-train. Au « Cercle libéral », il faisait partie du comité.

Dans son discours d'ouverture, au congrès du parti, à Ardon, il se fit remarquer par un excellent plaidoyer. Son élocution fut abondante et d'une belle huer.

L'adversaire politique craignait son verbe net, précis, mordant, jamais long, un brin voltairien : *castigat ridendo...*

A la fanfare, il tenait à peu près tous les instruments : baryton, bugle, cornet à piston, clarinette, etc., il « jouait même du tambour ».

Sa maisonnette au toit bruni, au bord de la grande route, où l'asphalte brille comme le crâne d'un savant, paraissait avec sa treille, ses abricotiers, un vrai nid d'amoureux.

Cependant, dans l'âtre où la bûche se tord, éclate sous les baisers du feu ardent, la flamme de l'amour s'est éteinte... Irène, la brune aux yeux noirs, a transformé ce joli foyer en un enfer.

Un jour que Xavier vint à midi pour dîner, rien n'était prêt ; madame Irène s'était mise au lit, la tête cachée dans l'oreiller.

— Qu'as-tu, ma chérie ? fit Xavier anxieux, de sa voix la plus douce.

Aucune réponse.

Xavier fit atteler sa mule et s'en fut à Martigny quérir le docteur Calpini.

Deux heures après, le médecin était au chevet d'Irène. Après l'auscultation d'usage, se tournant vers Xavier, le praticien ordonna :

— Mon cher, ta femme est bien malade, achète-lui un cornet de fondants...

Le remède eut, en effet, raison du mal et quelques instants plus tard. Irène roucoulait sous la tonnelle une chanson nouvelle.

Hélas ! le bonheur fut de courte durée : huit jours s'écoulèrent et madame dut s'aliter à nouveau, parce que Xavier s'était attardé au « Cercle libéral ».

La tête dans les mains, le pauvre Xavier soupirait et ne savait à quel saint se vouer.

Soudain, une idée lumineuse lui vint : « Il y a le docteur Carron de Bagnes qui fait des miracles, lui seul pourrait guérir mon Irène et remettre un peu de soleil dans mon foyer. »

Le lendemain avait lieu la foire d'automne dans cette commune, sous prétexte d'y acheter une génisse, il pourrait peut-être aviser le Dr Carron.